



18

Octobre-novembre-décembre 2007

Périodique de l'asbl

Culture et Démocratie

Bureau de dépôt:

BRUXELLES X-P 107007

Sommaire

- Culture et Démocratie | Roger-Pierre Turine | 2
- Contre la matière, le symbole | Nicolas Roméas | 3
- L'art contemporain, pour qui, pour quoi? | Vincent Cartuyvels | 4
- Des arts plastiques contemporains dans les Centres Culturels | Didier Decoux | 5
- Culture et démocratie, un pléonasma? | Propos de Lorent Wanson, recueillis par Marie Poncin | 6
- Le KVS, un théâtre ouvert sur la ville | Séverine Monniez | 7
- Art et alphabétisation | Marie Poncin | 8
- Plus rien à chanter? | Dominique Mussche | 10
- Culture et démocratie: une liaison qui concerne aussi le tourisme | Marie-Paule Eskénazi | 10
- À Henry Ingberg – Il dansait l'Institution | Roland de Bodt | 11
- Harry Potter et le culte du grégaire | Stéphane Lambert | 11
- Exposition «Féminin Pluriel – Vrouwelijk Meervoud» | Isabelle d'Otreppe et Carmelina Carracillo | 12
- Côté «images»: Vincenzo Chiavetta | 12

Éditorial

Bouillons de culture

Bruxelles Gare du Midi, salle des pas perdus... Les sièges métalliques, rouges, où l'on attend, un œil sur l'écran d'affichage, l'autre sur l'horloge. Une femme seule parle, à haute voix, comme pour elle-même. La langue est correcte. Son discours ne l'est pas. Il est franchement raciste! Les voisins se regardent, gênés. Un «étranger» s'en va. Un autre sourit: elle ne semble pas en possession de toutes ses facultés... Le vrai problème est que ce qu'elle répète mécaniquement, c'est le discours ambiant, que d'autres développent très consciemment. Ce climat délétère nourri par la situation économique, la culture et l'éducation bien comprises – et bien communiquées – peuvent contribuer à le combattre. C'est une priorité absolue.

Monde Des pulsions destructrices animent les *grands décideurs* (politiques et économiques), qui cherchent à imposer leurs schémas dominateurs et parlent de guerre! Avec la complicité de l'Europe, cette fois? Après l'Irak? Après Verdun, Guernica, Auschwitz, Coventry, Dresden, Hiroshima! Et la Corée, l'Algérie, le Vietnam, l'Angola, la Palestine, le Liban, la Tchétchénie, l'Afghanistan... Après les «plus jamais ça»? L'Iran, diabolisé, serait la prochaine victime... Quand s'élèveront enfin les voix des artistes, intellectuels et gouvernants (!) pour réclamer la destruction totale de TOUTES les armes nucléaires existantes, où qu'elles soient?

Paris Musée Picasso. Gilles Peress, photographe, relit les Archives Picasso à propos de Guernica, les présente, juxtapose ses propres images de Bosnie (1993) et du génocide du Rwanda (1994), et met en exergue un texte de Pablo Picasso (*Songes et Mensonges de Franco*, juin 1937) ... *cris d'enfants cris de femmes cris d'oiseaux cris de charpentes et de pierres cris de briques cris de chaises de rideaux de casseroles de chats et de papiers cris d'odeurs qui se griffent cris de fumées piquant au cou les cris qui cuisent dans la chaudière et cris de la pluie d'oiseaux qui inondent la mer...*

Woluwe-Saint-Lambert L'artiste peut-il changer le monde? Le Centre du Libre Examen, Woluwe-Culture et la Concertation des Centres Culturels bruxellois s'associent à Culture et Démocratie pour un débat à propos de la place des arts plastiques contemporains dans la société. Le *pour qui* et le *pour quoi* sont au centre du débat. Politique des musées, politique éducative, actions dans les quartiers, valeur marchande de l'art (la spéculation provoquant rejet ou fascination)... Il est difficile de conclure, mais le riche dialogue entre le public et les intervenants mène à un sentiment commun: s'il est vrai que l'art, contemporain ou pas, ne peut être réduit à ses valeurs éthiques, il ne peut en faire l'économie, pas plus que la science, l'éducation, la politique. Il ne peut être séparé de la vie...

Georges Vercheval



Culture et Démocratie

Sujet largement débattu, le thème même de « Culture et démocratie » mérite qu'on s'y attarde, et plus encore par exemples interposés qu'en tablant sur des théories peu ou prou foireuses. Les mots n'ont pas les mêmes sens pour tous. Des incompréhensions surgissent ainsi, non souhaitées.

M'étant, depuis deux ans, investi dans l'approfondissement des arts de notre ancienne colonie, le Congo, j'ai constaté combien l'emprise, sans aménité, du pouvoir sur les hommes avait raccourci leur capacité à créer des témoignages d'une culture forte. Et l'on en revient à ce constat: les dictatures n'ont point fécondé d'arts supérieurs. Sinon par la bande!

Vous me direz: mais les Égyptiens, les Assyriens, les Précolombiens et tutti quanti? Sans doute. Mais en ces civilisations dotées de pouvoirs arbitraires, correspondaient des croyances tout aussi puissantes, tout aussi arbitraires. Mais ces croyances nourrissaient la création de valeurs essentielles, reliaient l'homme à sa vie et à sa mort.

Plus près de nous, songeons aux totalitarismes fascistes ou communistes. Et je renvoie d'emblée les deux camps opposés (tellement opposés?) à leurs études comme à leurs oignons: ni l'art du Reich, ni l'art stalinien, n'ont accouché d'œuvres impérissables! L'imposition de canons politiques aidant, dévoyés de la secrète aspiration de tout être à témoigner modestement d'instant de vie, ces arts-là ont manipulé l'existential à des fins détournées: évocation de surhommes, culte de la personnalité, exhortation au sublime, chants de la victoire inéluctable,

mensonges et fausse larme à l'œil, grandiose épopée de l'État conquérant... Cette mainmise absolue des dirigeants sur des peuples soumis aura conduit à une redondance des formes et des discours, que ne peut accepter une Histoire de l'art sensible aux accents épris de vérités. Accents parfois durs jusqu'aux dénonciations impératives, mais accents justes: le fait d'hommes libres. Exigences de forme et de fond vont de pair avec une telle liberté.

L'art et la culture sont, avant tout, le fait d'individus soucieux de répondre à une attente générale. Et, si hiatus il y a entre la culture d'une époque et ceux auxquels elle est destinée, c'est simplement que, visionnaires, les créateurs voient plus loin que le bout de leur nez. Ils précèdent l'attente. L'artiste a les cinq sens en éveil permanent. Son don du ciel.

C'est au départ de ses propres expériences, convictions, découvertes ou constats, que l'artiste, solitaire clairvoyant, rend compte d'aspirations communes, universelles.

Un Congo sous perfusion

En proposant, avec « Les arts du Congo » publiés à La Renaissance du Livre (200 pages illustrées en couleurs, 45 EUR), un regard personnel et critique sur les temps forts de la création congolaise, des sculpteurs traditionnels aux créateurs contemporains, et en acceptant le commissariat des 17 expositions officielles de Yambi, qui viennent de se dérouler en Belgique francophone à l'initiative du CGRI (Commissariat Général aux Relations internationales de la Communauté

française de Belgique), je tenais à montrer ce qu'il y avait eu, mais aussi ce qu'il y a de riche et d'encourageant à mettre à l'actif de la culture plastique congolaise des cent dernières années. Un tel travail n'avait, à ma connaissance, jamais été fait dans ce sens. Les quelques ouvrages parus vantaient le meilleur et le pire, sans discernement. Mais, c'est à préciser, ces ouvrages-là avaient été publiés, les uns à l'époque coloniale, les autres sous l'ère Mobutu. À deux époques, somme toute, privées de démocratie. Et nous en revenons à nos moutons. Arts académiques, arts convenus, arts d'État, arts nuls!

Les Congolais pouvaient, au temps de leurs croyances tribales, se vanter de compter parmi les plus exceptionnels créateurs d'une Afrique puissamment culturelle. Colonisés, ils furent soumis aux diktats de nos académies, à la traîne de concepts depuis longtemps éculés. Leur création se délita dans la copie, l'ersatz. Devenus indépendants, la conscience nationaliste d'un Mobutu au règne sans partage favorisa un art d'État insipide et clinique. Résultat de telles situations: seules trois émergences, passagères et totalement marginales, ont pu sauver la mise. Il y eut, précurseurs et peintres sur cases reconvertis en aquarellistes sur papier, à l'initiative de Georges Thiry, administrateur inspiré, les magnifiques Lubaki et Djilatendo, actifs entre 1926 et 1935; encouragés par l'aventurier français Pierre Romain-Desfossés, il y eut la dizaine de peintres de l'École du Hangar à Élisabethville, entre 1947 et 1960 (Mwenzé, Bela, Pilipili, Ilunga, Kaballa, Kayembe, et puis Mode Muntu); vers la même époque, il y eut, transfuge de Brazza, l'étonnant François Thango à Léopoldville puis Kinshasa; il y eut enfin, sur deux fronts, la peinture populaire des Lushois et des Kinois, à la fin des années septante (Tshibumba, Chéri Samba, Moke). Et c'est tout. Le pouvoir qui annihile la créativité, ça existe, hélas!

Mais, la preuve: à peine, avec Kabila, un semblant de démocratie s'est-il mis en place en République démocratique du Congo, qu'une relève, venue de nulle part, éclôt, depuis une demi-douzaine d'années, à Kinshasa et à Lubumbashi. Un sang neuf, en prise sur une société contemporaine. Une douzaine d'artistes jeunes et qui en veulent. Ils dénoncent, revendiquent, constatent, racontent, explicitent, démontrent. Peinture, sculpture, vidéo, photographie, performance, installation. C'est ce « Congo en marche », un « Congo sous perfusion » mais vivant, que Yambi a épinglé. Vitshois Mwilambwe Bondo, Freddy Tsimba, Gulda El Magambo, Sammy Baloji, Kura Shomali, Nono Katanga, Francis Mampuya, Aimé Mpane, Douglas DC, Christian Tundula et d'autres. Du sang neuf veille et crée en toute liberté. En toute liberté? Et jusqu'à quand? L'avenir nous l'apprendra.

Roger-Pierre Turine
Critique d'art



Contre la matière, le symbole

Si nous voulons que le monde ait un sens pour les humains que nous sommes, il faut rencontrer l'autre, échanger avec lui, apprendre. Non se servir de caméras ou de *drones* pour s'en protéger ou le contrôler. Si nous ne voulons pas d'un avenir qui ressemble aux cauchemars de Georges Orwell, Aldous Huxley ou Ray Bradbury, il est urgent de réaffirmer les valeurs de l'humain.

C'est un combat. Le *veau d'or* s'est armé de technologies très performantes et il faut aujourd'hui de solides combattants pour défendre les valeurs de l'art et de la culture. Dès les débuts de notre revue, fin 1995, nous dénoncions le *consensus* irresponsable que favorisait un socialisme de compromis et la « cohabitation » de clans politiques *a priori* antagonistes. Attachés aux valeurs essentielles de l'art et de la culture – qui s'opposent aux intérêts des *lobbies* et autres chapelles –, nous apparaissions donc comme des « Cassandre » (d'où l'intitulé que nous avons choisi avant d'en être affublés!). Des empêchements de *mondaniser* en rond, face à l'opportunisme, à l'ignorance, au désintérêt pour les enjeux de civilisation portés par l'art...

En dépit des efforts (mal récompensés) de Catherine Trautmann dans les années 90 pour réintroduire un peu de responsabilité dans l'usage de l'argent public, le rôle du ministère attaché aux questions culturelles et artistiques – qui existe en France depuis 1959 avec Malraux – n'a cessé de décliner. Jusqu'au délitement actuel.

Au pays de Victor Hugo et de Romain Rolland, ces luttes pour un véritable service public de la culture auraient dû être menées par une gauche exigeante. Pour cela il aurait notamment fallu réformer efficacement – et défendre – le système de l'« intermittence », au lieu de le laisser se dégrader jusqu'à servir les intérêts de sociétés privées. Peu visible, difficile à comptabiliser, l'activité de l'artiste (auteur, comédien, musicien, peintre), ne correspond pas à l'acception habituelle d'une période de travail. Des jours, des mois de gestation, de lecture, d'écriture, de répétition, sont indispensables à la création. Étendre ce dispositif à d'autres pratiques de l'art, améliorer son mode de financement et l'interdire à toute activité commerciale, eût été cohérent. Si l'on admet que la société tout entière a besoin d'art, il est logique, dans une démocratie, que chaque citoyen contribue à ce que les artistes vivent et travaillent sans être soumis aux impératifs du commerce. L'existence d'un vrai service public de la culture, que Gilles Sandier et Jean Vilar pensaient aussi indispensable à la société que « l'eau, le gaz et l'électricité », en dépend.

La gauche au pouvoir aurait pu améliorer ce système, au lieu de le laisser se corrompre. Les ultralibéraux, eux, ont bien intégré la question: ils s'efforcent d'anéantir tout ce qui peut ressembler à de la *démocratie en art*... Car l'art, au fond, loin du divertissement et de l'objet marchand, c'est un projet de société. Un projet dont

les outils sont la beauté partagée, la fulgurance du geste, la mémoire... Et, surtout, la *relation*. La première décentralisation théâtrale l'a puissamment démontré, l'art ne sert pas à produire des *objets* ou des *spectacles*, mais à transformer la relation entre les êtres.

Derrière cette affaire, il y a une guerre insidieuse, infiniment dangereuse, entre le *monde du symbole, celui de la pensée et de l'art* – hérité du meilleur de notre histoire – et ce matérialisme intégriste que les « républicains » d'Amérique du Nord veulent imposer au monde. Certes, dans notre histoire récente, le *symbolique* a pu être dévoyé, mais la fuite en avant dans la soumission au *quantifiable* est une impasse absolue. La question de l'art et de la culture, celle de la pensée et du *signe*, est pour l'Occident une question de vie ou de mort.

La dernière bataille de cette guerre, provisoirement perdue sur notre continent, tient à l'accélération du projet néolibéral qui fait de la valeur économique la mesure de toute chose, ce principe de rentabilité qui *marchandise* toute production humaine. Depuis les *Lumières*, la France a porté aux yeux du monde un certain nombre de valeurs. Entrera-t-elle dans le moule étriqué qui mène, comme le dit Armand Gatti, à la *robotisation* de l'homme?

Le combat, inévitable, consiste à défendre la culture, ce *trésor invisible* partagé par tous, qui transcende les classes sociales et les générations... Michel Onfray évoque à ce propos Virgile et le *jardinage de l'âme*. Il n'y a pas de société humaine digne de ce nom lorsqu'on néglige la valeur de ce terreau commun, qui, pour exister, doit être protégé. La culture est *vitale*, au même titre que l'environnement. La mort du *symbolique*, c'est la fin annoncée de l'humain...

Les cultures dites *premières*, méprisées par d'arrogants Occidentaux (qui en ignorent tout et les qualifiaient jadis de *primitives*), portent

cette valeur du symbole. Elles font vivre au présent cet élément infiniment précieux à la source de toute culture: le sens du collectif, de la spiritualité partagée, de l'intemporel, du récit épique qui transmet la mémoire commune à partir de laquelle tout peut se reconstruire. Le sens de ce qui relie invisiblement chaque être et chaque chose. C'est un savoir puissant et essentiel, une vision du monde qui respecte les mystères de la vie. Un savoir dont, chez nous, les artistes sont sans doute les derniers détenteurs.

C'est ce qui frappe lorsque l'on assiste à des œuvres africaines non-spectaculaires, créées pour être vécues et non *consommées*... Portées par l'idée de rituel, de communion, elle sont méconnaissables une fois transposées dans une salle de spectacle où les uns sont acteurs, les autres spectateurs.

Il est urgent de mettre fin à ce mépris inculte, avant que l'*âme* des différentes cultures ne soit définitivement détruite, sans espoir de renaissance. Il est urgent de comprendre ce que les cultures *premières* peuvent apporter à une civilisation occidentale menacée d'auto-destruction. Il est urgent de revoir le beau film de Chris Marker et Alain Resnais *Les statues meurent aussi* (et tous les films de Jean Rouch). Il est urgent de relire les passionnantes études de Marcel Mauss sur le don et le contre-don, les travaux de Marcel Griaule sur la culture Dogon, *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris... Il est urgent de réaliser que ce que nous sommes en train de détruire, c'est une part essentielle de nous-mêmes. Si nous ne le faisons pas, nous serons bientôt dans l'impossibilité de revivifier chez nous le sens du geste de l'art, qui n'est autre que le souffle puissant – et fragile – d'une vie collective.

Nicolas Roméas

Directeur de *Cassandre/Horschamp*
www.horschamp.org



L'art contemporain, pour qui, pour quoi?

S'il est aujourd'hui accepté que l'art peut être autre chose que du « beau en soi », de « l'art pour l'art », comment s'intègre-t-il à la vie de tous les jours et à ses imprévus? En témoignant des déséquilibres et malaises de la société, les arts plastiques démocratisent-ils la culture, propagent-ils la démocratie? Est-ce parce que, comme cette incernable démocratie, ils sont considérés comme « acquis » qu'ils sont passés sous silence dans les discours des politiques? Absents des programmes scolaires? Fréquentés, si ce n'est pour les habitués des vernissages et les convaincus des colloques, par une audience symbolique?

Voici quelques-unes des questions posées lors de la rencontre « Des arts contemporains, pour qui et pour quoi? Les arts plastiques en débat », organisée le 6 octobre dernier par le Centre du Libre Examen, la Concertation des Centres Culturels bruxellois, Wolu Culture et Culture et Démocratie. Lors de cette journée, des intervenant(e)s (sociologue, journaliste, plasticiens, enseignants, animateurs culturels) ont pris la parole et débattu avec quelque 80 personnes sur la question de l'impact des arts plastiques contemporains et la relation avec leurs publics. Un compte-rendu synthétique des débats et échanges sera publié début 2008. Cependant, en « avant-première », notre Journal vous livre déjà un écho de cette journée. Résumé des contributions de deux intervenants!

Marie Poncin

Entendu si souvent, au sortir de l'une de ces grands-messes de l'art: « Je me sens exclu, mais c'est sans doute mon problème... ». À moins que ce ne soit, peut-être, aussi, celui de l'art contemporain?

Tout, en arts plastiques, semble si feutré. On ose à peine éprouver un malaise diffus, deviner quelques pathologies rampantes et les surprendre d'expo en expo, de revue en revue, de vernissage en vernissage. Petites maladies du système? Des artistes? Du public? « Ils ne mouraient pas tous, mais tous – ou presque – étaient frappés... ».

Éclairez-nous, docteur, sur ce virus du langage ésotérique, si distant du grand public, voire des initiés. Nommez cette fièvre des « objets qui semblent tendre un piège ou présenter une énigme aux spectateurs intimidés ou inquiets d'avoir éventuellement l'air bête face à eux* ».

À moins que le malaise ne naisse de ces icônes sacrées, à la fois si sophistiquées et si élémentaires: ah, les rayures rouges du subversif officiel, les monochromes toujours plus monochromes, la monomanie toujours plus monomaniaque du grand minimaliste. Ah, les champions de l'idiotie – être nul et l'affirmer, ça marche... à condition de persévérer. Ah, tous ces gestes, parfois longuement filmés, dont on ne sait s'il faut chercher du côté de l'infrance ou de l'audace des « grands gestes radicaux ». Peut-on, docteur, avaliser le diagnostic de Nathalie Heinich: entre les artistes prophètes, l'armée de prêtres indispensables à l'intercession et les fidèles saisis par la foi du charbonnier ou rongés par le doute, y aurait-il parfois... si peu? Et le mécréant aurait-il raison de n'y rien voir? Plus d'un auteur aujourd'hui le suggère: le roi serait nu, mais la cour continue d'applaudir!

Le virus, docteur, aurait-il frappé ailleurs, voire partout? Et, à être partout, l'art se serait-il évaporé? Philosophes, les artistes? Oui – mais presque. Linguistes? Improvisés. Sociologues, thérapeutes, gourous? Parfois. Agitateurs politiques? Fatigués. Urbanistes? Mais furtifs: « subversion » urbaine, ce petit point, là, sur le feu rouge? Transgresseurs? Certes: le porno, la merde, le morbide... mais en galerie. My God!...

Et si, docteur, le microbe avait contaminé les écoles d'art? Citons, dans le texte: « Le dessin, ça ne s'apprend pas », « Cultive ta plaie », et, mille fois, « Suis ta démarche », unique et absolue... Est-ce pareil, docteur, dans vos facultés? Les médecins se forment-ils « comme ils le sentent »?...

Sans compter les réserves d'atelier, les croquis de carnets d'intentions d'ébauches « in process » exposés comme œuvres autoréférentielles, qui confondent élaboration et présentation, répétition générale et « première »!

Pour affiner le diagnostic, cherchons aussi du côté du marché de l'art. Des sommes indécentes pour des œuvres vivantes, vibrantes certes mais qui finissent muettes, anesthésiées, aux murs de villas somptueuses. Cri déchirant, mais dont on a coupé le son...

L'art contemporain est-il malade de son discours même? Les mots remplacent si souvent les choses: à objet ténu, discours fleuve. Faut-il rappler le syndrome du « carré magique », marqué sans doute par le « trauma Van Gogh »? Quatre acteurs, soudés: la galerie, qui promeut / le critique, qui avalise / le musée, qui consacre / le collectionneur, qui capitalise. L'un vient à manquer, et l'édifice s'écroule: tel ponton déclare vaine telle démarche, la galerie, effrayée, la met à l'écart; le collectionneur, en sueur, revend; et le musée relègue en caves... Or, personne ne gagne au krach: on reste donc solidaire!

Que penser, enfin, de ces nouvelles cathédrales qui achèvent de sacraliser dans une blancheur aveuglante un art dont Duchamp avait pourtant dit qu'il « ne valait pas une religion »? Entré avec appétit dans le cénotaphe, on se sent comme libéré d'en sortir. Normal, docteur?

Avant d'en terminer, une pensée émue pour l'enseignement général: les programmes y prévoient moins que jamais la culture de l'image. Grave erreur, pour deux raisons au moins. Les décideurs ne l'ont pas compris: les discours aujourd'hui passent par les images, et nos enfants s'y abreuvent, sans le moindre apprentissage critique: attention démocratie!

Nos responsables veulent fabriquer des adultes efficaces: attention encore. Ce qu'il nous faut, docteur, ce sont des êtres chauds, capables de s'émouvoir, de rêver, de (se) mobiliser. Pour cela, la culture est essentielle: elle a le pouvoir de révéler les consciences et d'aider à l'émancipation.

Vous l'aurez compris, il m'arrive d'être la « truite qui doute » chère à Duneton. De celles pour qui l'on place des leurres, de fausses truffes, afin qu'elles en découvrent de vraies. De vraies, il en existe, aux cimaises certes, et en rue; tant d'œuvres qui se font et se montrent, et disent les rêves et les effrois d'aujourd'hui: je continue de m'en nourrir.

Vincent Cartuyvels
Historien de l'art

* Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux*, Paris, Stock, 2003, p. 62



Des arts plastiques contemporains dans les Centres Culturels

J'ai travaillé jusqu'à très récemment dans un Centre Culturel. Mon implication y a duré environ treize années consacrées d'abord à la sensibilisation du jeune public à l'art ensuite à l'organisation d'expositions d'art contemporain. Mon communiqué dresse un bilan de cette expérience en généralisant certains constats, au risque de manquer de nuances. J'espère qu'il servira au développement de projets en faveur des arts plastiques contemporains dans les Centres Culturels. Plus que jamais, je pense qu'ils y sont nécessaires, dans l'intérêt de la création comme dans celui de la démocratie culturelle.

Pour qui? Pour quoi?

Les arts plastiques contemporains doivent encore et toujours se justifier de leur rôle, de leur sphère d'influence, de leur dénomination même. Tous ces points ont été envisagés, par exemple lors du forum *Les enjeux de la créativité*, lors des *États Généraux de la Culture* ou dans de multiples ouvrages. Et, depuis une quarantaine d'années, par nombre d'artistes qui, pour y répondre, ceux-ci agissent à partir de réflexions sur les écarts artistes-œuvres-spectateurs, certains donnent à leur démarche une intention pédagogique, rendent les spectateurs actifs, prennent des positions socialement engagées, etc. Leurs œuvres existent, parfois leurs textes. Dans bien des cas ils gardent leur pertinence, leur efficacité artistique, éthique ou politique... Alors, d'où vient cette sorte d'incompréhension persistante vis-à-vis des arts contemporains?

Par qui?

À leurs débuts, les Centres Culturels ont fait l'impasse sur les formes nouvelles des arts plastiques. D'ailleurs ils s'équipaient pour leurs expositions d'infrastructures généralement inadaptées à ces formes. C'est donc plutôt *malgré* eux qu'*avec* eux que, progressivement, les arts plastiques contemporains y ont été présentés, grâce au travail persistant de quelques personnes convaincues. Dans bien des cas aujourd'hui encore, les Centres Culturels hésitent à développer l'ouverture aux recherches artistiques contemporaines quand ils ne manquent pas simplement de désir d'art contemporain. Et leurs statuts inadaptés ne favorisent pas une véritable implication des créateurs dans la mise en place des projets. Oserais-je ainsi avancer que le rendez-vous de la démocratie culturelle avec un art audacieux et ancré dans le présent était dès le départ manqué? Et que des symptômes de ce rattachement de la première heure demeurent présents?

Comment?

Pourtant, ces dernières années, un glissement significatif s'opère. Il apparaît que la mission des Centres Culturels vis-à-vis des arts plastiques soit moins de diffusion que de *médiation*. Il ne s'agit plus tant de présenter des œuvres, de les faire circuler que d'assurer la rencontre entre la création et les publics. Pour mener à bien cette

tâche, une organisation spécifique devrait être mise en place, adaptée en personnel, infrastructure et moyens. Mais ce dispositif de médiation n'existe pas et il faut donc que chacun s'affaire en inventant – en bricolant – ses formes, ses méthodes, ses outils. Aucun Centre Culturel ne dispose des moyens de faire un véritable projet de médiation aux arts plastiques contemporains. Ensemble, les Centres Culturels pourraient peut-être échafauder une complémentarité, mais aucune réflexion globale organisée n'existe à ce jour. En Centres Culturels, une médiation s'improvise donc selon diverses pistes: construire un programme d'expositions qui mette l'accent sur les processus de mise en forme de certaines démarches artistiques; dégager quelques repères pour l'approche des arts plastiques contemporains; inviter les artistes à penser la médiation de leur propre travail; favoriser des initiatives participatives; agir dans l'espace public; etc. Ces diverses initiatives – assez différentes dans leurs intentions – déboucheront-elles sur une présence accrue des pratiques artistiques contemporaines? Et quelles pratiques?

Vers quoi?

Vu les actions diverses qu'il recouvre, le terme *médiation* risque de devenir un fourre-tout qui pourrait vite prêter à confusion, qui prête d'ailleurs déjà à une diversité d'évaluations. Lorsque la médiation entend se construire depuis une attention à la *production d'art*, à ses opérations, à son langage spécifique, elle entreprend un travail d'expérimentation. Et l'évaluation s'en laisse difficilement établir. L'impact de ce travail est en effet peu visible, difficile à authentifier car à construire sur le long terme. La création est mouvement dont la mise en forme n'est pas fixée d'avance. Elle développe des processus qui ouvrent à de nouveaux questionnements, au plus près d'une invention de sens. Elle travaille sur le déplacement, sur la mise à distance, engage des formes de coupure voire de renversement. C'est peut-être pourquoi elle met mal à l'aise les responsables socioculturels qui hésitent à déterminer la place à lui accorder.

En revanche, évaluer la médiation en fonction de la *réception d'art* est plus aisé. Le gain se mesure en pourcentage de participation, selon les synergies avec les opérateurs, le succès du rassemblement des publics et la visibilité du partage des émotions. La réception d'art attire l'intérêt des politiques socioculturelles, révèle leur mission qui touche à l'organisation de la société selon un mode du vivre ensemble pour la recherche du bien commun. Aussi les Centres Culturels préfèrent s'adresser à des créateurs pour leurs capacités à faire participer des milieux où existent des attentes expressives, à assurer du lien, par le biais des œuvres, entre les spectateurs.

Sauf à admettre que l'activité artistique, dans son rôle public, ne tende toute entière à servir l'expression, la communication ou la réconcilia-

tion, il faut se demander comment pourront se côtoyer dans les Centres Culturels des actions qui favorisent la reconnaissance communautaire *et* celles qui appellent l'écart critique, celles qui renforcent les tissus relationnels *et* celles qui questionnent la construction des langages au risque de se hasarder hors des territoires familiaux.

La démocratie repose avant tout sur la façon dont les rapports, au sein de la dynamique sociale, ne sont pas perçus comme figés. Elle implique des reconfigurations permanentes. Elle propose une organisation de la vie publique incluant la possibilité d'un basculement. Et cette dynamique se retrouve dans la création. Elle a donc un rôle à jouer dans l'espace collectif, incarnant la nécessaire possibilité de renversement et d'instabilité critique. À ce titre, un enjeu de l'action socioculturelle aujourd'hui devrait être d'offrir une place réelle et forte à la création, à la production d'œuvres et d'oser faire le choix de l'expérience esthétique en ce qu'elle sème le trouble!

Didier Decoux

Enseignant et plasticien



Vincenzo Chivetta, Centre de la Gravure et de l'Image imprimée, La Louvière, 2005

Ces derniers mois, le public a découvert *Africare*, dernière mise en scène de Lorent Wanson, résultat d'un travail d'immersion de longue haleine. Ce spectacle, confrontant le mythe d'Icare aux réalités congolaises actuelles, donne la parole aux artistes et acteurs de la vie africaine. Sans autre prétention que de faire réfléchir sur notre condition d'homme. Nous vous livrons ici quelques réflexions d'un artiste à l'écoute des réalités sociales et politiques qui nous entourent.

Culture et démocratie, un pléonasme?

Dis-moi la ville dont tu rêves mais ne la rêve pas comme je voudrais qu'elle soit.

Phrase extraite du spectacle *Trous / Rupe / Gaten* ou quand nous n'étions pas alignés

Voilà pour moi le rôle de l'art: rendre tangible ce qui ne peut pas se dire autrement. Seul l'art, selon moi, peut rendre compte de la vérité. Cette énorme subjectivité, cette multiplicité des focales, cette nécessité du « cubisme » pour raconter un ensemble irréconciliable. L'art doit avoir cette faculté de n'en dire que l'essentiel qui comprendra la complexité des tous. C'est un pari prétentieux car il ne s'appuie que sur l'humilité. C'est un pari humble car il s'appuie sur une ambition qui quelque part le dépasse. Et je suis conscient, voire heureux de ne pas maîtriser l'ensemble. Car les trous sciemment laissés sont l'espace accordé au regard de l'autre pour recoller sa propre histoire d'humain dans l'impossible complexité de l'humanité.

Derrière le terme *engagement* se trouve un but politique, idéologique, qui nous place souvent dans une situation « au-dessus ». Pendant tout un temps, j'acceptais sans aucun problème cette étiquette de mettre en scène *engagé*. Lors de la création du spectacle *Les ambassadeurs de l'ombre*, je me suis rendu compte que face aux réalités de la vie des gens, face aux contradictions qui les occupent, les postulats idéologiques ne tiennent plus la route. Quoi qu'on fasse, même avec la meilleure volonté du monde, on est constitué d'*a priori*! Casser cette notion d'*a priori* pose l'engagement à un autre niveau.

Faire en sorte que l'autre soit l'acteur principal d'une transformation nécessite de l'écouter, de le prendre comme il est. En tant que metteur en scène, je souhaite me mettre au service des histoires que je vais entendre, et les laisser résonner artistiquement. Je ne crois plus aux notions de personnage. Je ne pourrais plus, par exemple, demander à un acteur de jouer un pauvre ou un ouvrier. Celui avec qui je travaille en sait plus que moi sur telle ou telle situation. Une phrase

d'*Africare* le résume ainsi: *Ceux à qui on donne la parole ne sont ni journaliste, ni sociologue, ni historien. Ils sont acteurs de leur vie et en cela acteurs de l'histoire.* La matière elle-même va être portée par la personne. Le « clash » de cette rencontre va créer une forme artistique, peut-être même philosophique, qui n'existe pas au préalable et qui n'est pas un copyright. Lorsque ce type d'expérience se reproduit, tout le processus de réflexion et de conception est remis en question en fonction des experts, ceux que j'appelle les acteurs de la vie. Le théâtre est l'outil, il donne une forme politique. Ceux-ci sont les acteurs. Ils sont experts car acteurs de leur vie. Ceci nous amène à accepter que tout soit perpétuellement en mouvement. La rencontre avec l'altérité, jusqu'au plus profond, te renvoie toujours à ta position d'homme dans la société, à ta condition, à tes valeurs.

L'histoire ne parle que de ce qui a laissé des traces. Par exemple, ma culture c'est Mozart. Mais dans le milieu socioculturel d'où je viens, qui écoutait réellement Mozart? Je ne sais pas quelle musique y était écoutée ou créée car elle n'a pas été prise en compte dans l'histoire. Avec le recul, 99 % de la population mondiale n'a pas laissé de traces donc n'a pas existé. L'exclusion culturelle est de fait. À force d'avoir un regard sans cesse posé sur nous, qui nous définit à notre place, nous nous conformons à ce regard. L'exclusion culturelle est souvent posée comme liée à l'accès à une culture définie. Alors que c'est d'abord une question d'exclusion par rapport à sa propre culture! Le véritable danger est de nier une partie de son histoire.

Dans mon travail, je suis toujours impressionné par la force des personnes qui traversent des événements difficiles. Ils sont vivants pour nous le raconter. La notion même de mes spectacles est de parler au-delà de la douleur, de la violence, de montrer l'intelligence qui permet de résister, les ruses mises en place pour survivre. Avec les *Ambassadeurs de l'ombre*, nous n'avons pas travaillé sur les manques mais sur

les richesses, la beauté, la dignité. Avec *Africare*, on parle d'espoir, de reconstruction, de vie. De façon plus large, il s'agit de changer d'axe, de regard. Les gens ne sont pas acteurs de leur destin, de leur reconstruction. Ils sont spectateurs de ce qui va être décidé pour eux, alors qu'ils sont les experts.

Parler de culture et de démocratie, c'est d'abord s'interroger sur quelle culture pour quelle démocratie. Pour moi, l'hypothèse d'une démocratie réelle serait la mise en commun des expériences, des aspirations de tous, comprenant même les notions des cultures. La culture est ce qui nous réunit et nous définit autre comme étant le juste conducteur d'une histoire. La démocratie qui se pratique aujourd'hui tend vers l'uniformisation. Elle ne pourra cependant fonctionner que lorsque la culture dans son appellation la plus complexe sera prise en compte.

Mes spectacles portent sur l'homme, capable de barbaries ou de merveilles. Voilà mon engagement: chercher l'homme! Mon travail ne se situe pas dans le fait de venir en aide. Il se fait que mon support est celui-là et j'en profite pour dire ce qui ne serait simplement pas écouté. Je ne sais pas encore à cette heure si mon amour parfois inconsidéré des hommes n'a fait que s'enrichir. On doit admettre que chaque avancée dans la vie et l'expérience participent aussi d'une légère érosion. Ce qui nous fait grandir nous creuse. La tension vers l'acceptation d'une humanité complexe (car l'humanisme, devrait être aussi l'acceptation des obscurités) est épuisante, comme le travail d'un accouchement comprend douleur et joie, crainte et espoir, utopie et dangers des utopies. Comme toute œuvre prend le risque de s'alourdir les ailes en volant trop près de l'eau ou de fondre en s'approchant trop près du soleil. Message de sagesse: voler entre les deux, avec l'incertitude qu'aucun de nous n'en soit capable.

Propos de Lorent Wanson
recueillis par Marie Poncin

Le KVS, un théâtre ouvert sur la ville

Le Koninklijke Vlaamse Schouwburg (KVS) est aujourd'hui incontournable dans le milieu culturel bruxellois, notamment grâce à une programmation diversifiée et audacieuse. Un théâtre royal flamand ancré dans la ville! Après avoir installé ses quartiers au Bottelarij, à Molenbeek, durant cinq ans (1999-2004), le temps d'un rafraîchissement de l'ancien théâtre et de la construction de nouveaux bâtiments, le KVS s'intègre aujourd'hui parfaitement, autour de la Rue de Laeken et du Quai aux pierres de taille. Il donne ainsi une nouvelle dynamique au tissu urbain environnant.

Jan Goossens est directeur artistique du KVS. Depuis de nombreuses années, il nourrit et renforce sa vision personnelle de la culture, grâce aux collaborations intérieures et extérieures au KVS, à la rencontre et à l'écoute de ses partenaires. Il puise son énergie dans la réalité de la ville de Bruxelles: multiculturelle, ouverte, diversifiée...

Pour lui, le théâtre qu'il dirige a un rôle important à jouer dans le développement de Bruxelles. Ce projet de démocratie est une négociation constante et fondamentale qui doit s'effectuer au quotidien et à tous les niveaux.

Je crois qu'aujourd'hui, la démocratie est trop peu présente dans ce monde et dans cette ville. Beaucoup trop de personnes n'ont pas de voix ou ne sont pas écoutées. Ce qui me dérange particulièrement ces jours-ci, c'est que, en-dehors de Bruxelles, on continue d'en parler comme une ville de flamands et de francophones, alors que ce n'est plus du tout le cas. La réalité bruxelloise est en effet multiculturelle. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que le français ne soit plus la première langue dans une décennie. Au lieu de toujours se regarder le nombril, d'avoir des politiciens flamands qui ne parlent que des flamands et des politiciens francophones qui ne parlent que des francophones de Bruxelles, il est nécessaire de réfléchir à la manière d'inclure la population dans un projet commun, urbain.

À travers des exemples comme Brxlbravo, le KunstenFestivaldesArts ou l'accord de coopération culturelle*, les secteurs culturels et artistiques démontrent qu'il est possible de vivre et de construire la ville de demain, ensemble. Pour le directeur du KVS, *ce n'est peut-être pas la culture ou l'art qui peut sauver cette ville ou le monde, mais on peut tourner les choses autrement: le monde et cette ville ne pourront être sauvés sans la culture et l'art. Pour moi, et je sais que ça peut paraître un cliché facile, le monde artistique joue un rôle d'avant-garde dans le développement de Bruxelles. Malheureusement, peu de politiciens le comprennent et en tiennent compte, même si les choses bougent un peu. Un jour, le politique ne pourra plus continuer à le nier.*

Le KVS est un projet ouvert et diversifié qui reflète la réalité artistique et urbaine de Bruxelles. Il ne s'agit pas d'inventer mais plutôt d'être en phase avec ce qui entoure le théâtre. À sa manière, Jan Goossens essaie de construire une

partie de la réalité de cette ville, le plus démocratiquement possible. En effet, le projet du Théâtre Royal Flamand est porté par toute une équipe artistique qui, sans exception, approuve et soutient la programmation. Celle-ci est régulièrement présentée à l'équipe plus large du Théâtre. Si un employé, qu'il soit de la direction technique ou de l'accueil, exprime un problème fondamental par rapport à cette programmation, une remise en question s'impose. *C'est une forme de démocratie participative à l'intérieur même de l'institution culturelle. C'est dommage que cela ne soit pas plus courant parce que je pense qu'une programmation proposée par dix personnes intéressées est toujours plus riche que la programmation réalisée par une seule personne,* ajoute Jan Goossens.

En écho à la réalité bruxelloise, le KVS ne se positionne pas comme un théâtre des et pour les flamands de Bruxelles, mais de et pour chaque Bruxellois. *En Flandre, précise Jan Goossens, l'adjectif flamand est malheureusement souvent monopolisé par les forces de la droite, de l'extrême droite ou des nationalistes. Elles lui donnent un contenu très fermé, très monoculturel. Au sein du KVS, au contraire, l'approche est clairement interculturelle. Elle inclut des artistes et des publics de toutes les communautés. Lorsque nous étions au Bottelarij, nous avons pris l'initiative de créer des liens avec les artistes des différentes commu-*

*nautés de cette ville, notamment pour donner de bonnes raisons au public qui en sont issus de venir au KVS. Ce fut le cas avec la communauté maghrébine, africaine... Et, bien sûr, francophone! Dès notre retour dans nos bâtiments, à 300 mètres du Théâtre National, nous avons entamé un dialogue avec son nouveau directeur, Jean-Louis Colinet. En 2006 s'est en effet déroulée la première édition du Festival Toerne General où les deux théâtres présentaient à leur public respectif les coups de cœur de l'autre. Ce festival sera réitéré en septembre 2008. Cette saison-ci, le KVS et le Théâtre National proposent, chacun, plusieurs spectacles dans la langue de l'autre, avec des sous-titres. Enfin, cette saison verra également naître une coproduction KVS - Théâtre National, *Incendie*, mise en scène par David Strosberg. On parle de plus en plus de projets qui pourraient être mis en place ensemble. Le dialogue est très ouvert. Je trouve surprenant et même aberrant qu'il ait fallu tant de temps avant que cela se réalise!* Phrase à méditer face aux événements qui traversent la Belgique ces derniers mois.

Séverine Monniez

* L'Accord de collaboration entre les institutions culturelles néerlandophones, francophones et plurilingues à Bruxelles a été proposé par le Brussels Kunstenoverleg et le Réseau des Arts à Bruxelles.



Art et alphabétisation

La vie est écriture. Le rapport aux mots est vaste et multiple. Il n'y a pas de population sans écriture. Mais aussi toute écriture est analphabète. Ne peut que bégayer. Au lieu de positionner des lettrés et des illettrés, des alphabétisés et des analphabètes dans un face-à-face réducteur, on peut ouvrir d'autres pratiques de recherches d'écritures, d'autres grammatologies, d'autres apprentissages. Connectés autrement. Des flux intensifs.

Omer Arrijs

*Parl'écriture, devenir écriture*¹

Le terrain de l'alphabétisation est vaste. Quelle place y occupent l'art et la dimension créative? Et quel est le sens de ces pratiques? Le rôle des artistes et des acteurs culturels? Quelles sont les collaborations mises en place avec les apprenants, les formateurs et les structures d'alphabétisation? Chaque année, le 8 septembre, la journée internationale de l'alphabétisation rappelle son importance pour les citoyens, la collectivité et les associations. Depuis 1991, vers la mi-octobre, la Fureur de lire, cette opération de proximité organisée par le Service Général des Lettres et du Livre de la Communauté française, met à l'honneur la lecture et l'écriture avec l'objectif de sensibiliser de nouveaux publics à ces pratiques. Deux événements qui nous offrent l'occasion d'aborder la question des projets artistiques en lien avec l'alphabétisation et de mettre en lumière certaines de leurs spécificités.

Alpha-Culture

En Belgique francophone, les cours d'alphabétisation relèvent de plusieurs niveaux de pouvoir: les politiques d'action sociale et de cohésion sociale, les politiques de formation liée à l'emploi et à l'insertion socioprofessionnelle, l'enseignement de promotion sociale, l'enseignement à distance et le département de la Culture. *Historiquement*, explique Michèle Minne, attachée à la cellule alphabétisation du Service de l'Éducation permanente, *ce sont les associations qui ont relevé l'existence de l'illettrisme dans notre société dans les années 70, au moment où la crise économique émergeait. Devant l'absence de prise en charge institutionnalisée, la société civile a mis en place les premiers dispositifs d'alphabétisation dans le contexte de l'Éducation permanente et ce, dans une perspective culturelle. Ceci implique une approche globale du processus d'alphabétisation conçu non comme une simple acquisition technique de savoirs de base, mais dans une optique plus large de citoyenneté active afin de stimuler le processus de réflexion critique, d'exercer ses droits fondamentaux et d'aboutir à des actions favorisant l'émancipation individuelle et collective.*

Récemment, la Ministre de la Culture a lancé la circulaire *Alpha-Culture* afin de favoriser l'ancrage culturel et artistique du processus d'alphabétisation. Il s'agit d'un appel à projets annuel permettant, à partir de 2008, de soutenir des micro-projets de pratiques artistiques ouvert à tous les opérateurs d'alphabétisation ou d'enseignement du français langue étrangère reconnus, agréés ou régulièrement subventionnés par la Communauté française, la Cocof ou la Région wallonne. Toutes les disciplines sont visées et, point important, la circulaire impose un partenariat entre le formateur et l'intervenant artistique ou la structure socioartistique. Les projets peuvent concerner une initiation à une pratique artistique, une réalisation collective, sa promotion et sa diffusion.

L'intérêt pédagogique

Cette ligne programmatique *Alpha-Culture* constitue une véritable reconnaissance des pratiques créatives dans le processus d'apprentissage, de l'intérêt de les développer et de les intégrer dans le cœur des démarches éducatives. *Le recours aux langages artistiques et l'accès à la culture sont des enjeux essentiels dans le parcours de l'apprenant-e. Il ne s'agit pas d'un détour par la culture ou d'un complément culturel, mais de soutenir une stratégie pédagogique. En effet, l'initiation à d'autres langages d'expression et aux pratiques créatives renforce l'aptitude de l'apprenant-e à reprendre confiance en soi, à s'affirmer, à s'autonomiser et à investir la formation en entrant de plein pied dans une approche positive alors que ces adultes sont souvent en manque de repères et en recherche d'identité. (...) Les opérateurs d'alphabétisation ont d'ailleurs tous établi l'impor-*

*tance d'intégrer une plus-value culturelle dans le processus de formation. Le passage par une pratique artistique permet un effet structurant permettant à la personne de mieux se positionner dans le groupe et dans la formation.*²

Pour Stefano Console, plasticien et formateur à Alpha Mons-Borinage, la pratique artistique engendre une série de mots et de phrases qui permettent de s'investir dans l'apprentissage, avec assurance. Elle suscite des réflexions par rapport au quotidien, aux différences interculturelles présentes dans le groupe et permet un travail sur la parole. Pour Karyne Wattiaux, aujourd'hui conseillère pédagogique à Lire et Écrire, la confrontation au langage artistique et au processus de création ouvre des pans entiers de l'expression, qui font qu'on ne peut plus, par la suite, penser de la même manière. Cette intime expérience permet de se rendre compte que nous sommes tous des humains traversés par les mêmes problématiques. Elle enrichit la sensibilité, les intérêts et le langage des participants. *L'art rend leur originalité aux illettrés que nous sommes tous, dès que nous perdons nos repères linguistiques. (...) Si l'on veut se faire comprendre des autres, il faut partir de leur propre savoir. La pire erreur serait de considérer l'apprenant comme un ignorant.*³

Formateur-artiste, quel partenariat?

La grande particularité de la collaboration est l'envie de réaliser un projet commun, de prendre le risque à deux de faire vivre un processus de création à des groupes, un vrai moment de partage de savoirs. Les univers et les langages se complètent, les discours s'adaptent dans un cadre où l'accent est mis sur le collectif.

Pour Mariska Forrest, plasticienne et coordinatrice des Ateliers de la Banane, le mélange des compétences est essentiel. Le formateur proposera une thématique trouvant un prolongement dans son cours. L'artiste transmettra un savoir-faire. Afin de sensibiliser les futurs formateurs, elle intervient dans un module sur les langages artistiques, dispensé par Karyne Wattiaux et qui existe depuis 2006 dans le cadre de la formation des formateurs en alphabétisation. L'objectif général est de montrer que la combinaison «art-alphabétisation» est possible. Cela commence par une approche et une pratique personnelle, via des visites culturelles, une expérience artistique, puis des rencontres avec des projets, des artistes et des formateurs qui mènent un travail culturel en collaboration. *L'idée*, explique Karyne Wattiaux, *est qu'ils puissent faire avancer leur rapport à la création et nommer ce que l'art est venu consolider chez eux.*

Le rôle des bibliothèques

La bibliothèque, un partenaire incontournable? Pour plusieurs organismes d'alphabétisation, donner les cours dans ce lieu d'accessibilité cul-



Vincenzo Chivetta, Centre de la Gravure et de l'Image imprimée, La Louvière, 2005

turelle tombe sous le sens. Il s'agit là d'un enjeu essentiel, axé sur un travail citoyen et culturel et non de simple consommation. Les apprenants peuvent bénéficier de l'apprentissage même des ouvrages de la bibliothèque.

Récemment, le Service de Lecture Publique de la Communauté française a commandité une étude sur l'alphabétisation au sein des bibliothèques publiques⁴. Cette recherche, explique Jean-François Füeg, responsable du Service de Lecture publique, a montré l'intérêt des bibliothèques pour le secteur de l'alphabétisation. Un réseau de lecture publique sur trois intervient dans ce cadre. Globalement, trois types d'actions sont réalisées. Il peut s'agir d'interventions assez « passives » où la bibliothèque accueille les apprenants, prête des locaux à une association d'alphabétisation, organise une visite du lieu, met en place des rayons adaptés au public. On parle également de concertations et collaborations plus intenses entre bibliothécaires et formateurs. Le troisième type d'intervention concerne les projets portés par la bibliothèque même, comme ce fut le cas par exemple pour *Nouveaux publics, nouveaux écrits* mis en place par le réseau de lecture publique de la Ville de Liège, en partenariat avec de nombreux acteurs culturels et sociaux locaux. L'objectif de ce programme était double : amener des personnes « faibles lecteurs » ou « non lecteurs » à fréquenter une bibliothèque publique et agir sur le développement de leurs compétences langagières.

L'intérêt des bibliothèques pour ce secteur leur donne une autre légitimité : intervenir dans le champ du social. Ce rôle est d'ailleurs prévu dans l'article 1 du décret sur la lecture publique : les bibliothèques jouent un rôle d'éducation permanente. Il s'agit donc pour elles de développer la lecture sur un territoire, de s'adresser à toutes les communautés et cultures qui y sont présentes et de rencontrer les publics éloignés de la lecture. Cette mission éducative et culturelle se décline en un travail de proximité et de réseau, s'appuyant sur la médiation, la création de liens.

Quelques exemples

Les projets « art et alphabétisation » recouvrent des formes diverses. Il peut s'agir d'ateliers créatifs organisés dans le cadre même du cours. Par exemple, un travail sur la photographie, la réalisation de cartes postales mêlant l'illustration et l'écriture. Ils peuvent être développés en dehors de la structure d'alphabétisation, sur le court ou le long terme, et destinés à un public homogène ou hétérogène.

Ces expériences sont menées par certaines Institutions culturelles. Le service *Un pont entre deux mondes* du Théâtre royal de La Monnaie, par exemple, rend l'univers de l'opéra accessible aux collectifs d'alphabétisation. Le Service éducatif des Musées royaux des Beaux-Arts, via le projet *Sésame, Musée, ouvre-toi!*, propose un vé-

ritable accompagnement, à la fois du formateur et des apprenants, dans l'approche du Musée, en préparant la visite, en proposant atelier et parcours créatif. Ces deux institutions, en collaboration avec l'asbl Lire et Écrire, ont organisé en février 2005 un colloque « Art et alphabétisation », visant l'échange d'expériences et de réflexions à ce sujet.

Des Centres d'Expression et de Créativité (CEC) mettent également en place des collaborations avec des structures d'alphabétisation. Ainsi, les CEC Zorobabel et Caméra etc. ont réalisé, à Bruxelles et à Liège, des ateliers de cinéma d'animation avec des personnes peu scolarisées qui ont abouti à la réalisation des films *Le Constat* et *C'est sa vie*. Karyne Wattiaux de l'asbl Le Collectif Alpha et Mariska Forrest du CEC Les Ateliers de la Banane ont développé des ateliers d'écriture et d'arts plastiques destinés à un public mixte. *Face aux arts plastiques ou à la musique, les équilibres entre personnes lettrées et peu lettrées sont remis en cause. Les rôles changent*, expliquent-elles. Pendant plusieurs années, un groupe de dix adultes de cultures et d'âges différents se sont réunis pour expérimenter un processus de création. Sans formation artistique préalable, mais accompagnés par un plasticien et des écrivains, ils ont relevé le défi d'écrire et d'illustrer leur premier livre. Le résultat de ce projet collectif est une collection de dix récits de fiction *Entre mots*. Un documentaire *Les Utopies du mercredi* réalisée par Chantal Myttenaere relate cette expérience. Pour le Miroir Vagabond, CEC dont l'action s'inscrit dans un contexte rural, alphabétisation et bibliothèque vont de pair. Parallèlement à l'organisation de cours au sein de cette structure, des projets artistiques sont proposés, afin de faire découvrir différentes approches de la langue française, trop souvent réduite à la grammaire et à l'orthographe, précise Yasmine Pelzer, coordinatrice du projet Alpha. En collaboration avec la Compagnie française *Le Théâtre du fil*, un atelier de théâtre a été mis en place, animé par Patrick Navatte. Il s'agissait de mener à bien un processus théâtral collectif, par vagues courtes et intensives d'une quinzaine de jours. Beau défi pour des personnes en apprentissage d'une langue que de s'approprier des textes d'auteur et de jouer dans un spectacle, présenté au grand public ! Pour Yasmine Pelzer, les effets se font ressentir à plusieurs niveaux : l'apprentissage du français décolle ; les participants sont fiers de leur parcours et pendant un temps, les difficultés de leurs réalités ont été mises entre parenthèses. En 2004, l'écrivain Ricardo Monserrat a animé un atelier d'écriture de fiction qui a débouché sur l'édition de *No woman's land*. L'enjeu consistait à viser une qualité maximale, à l'égal des créations professionnelles. Les écrits des participants ont été reliés par l'écrivain.

De nombreux exemples pourraient encore être présentés, confirmant ainsi l'intérêt croissant pour l'accès à la culture et la pratique artistique en amateur comme outil d'insertion ci-

toyenne dans la démarche de lutte contre l'illettrisme. Il est question ici de droits, nous disent les acteurs de ces projets, de droits culturels à développer dans tous type d'enseignement. Projet politique, idéologique, puisque *travailler sur l'art et le culturel en y investissant les regards et paroles croisés des groupes, c'est travailler sur les fondements des débats démocratiques*.⁵

Marie Poncin

- 1 in *La langue, véhicule des cultures*, Initiales, Chaumont, 2006, p. 131
- 2 *État des lieux de l'alphabétisation en Communauté française Wallonie-Bruxelles – Deuxième exercice. Données 2005-2006*, Communauté française Wallonie-Bruxelles, Bruxelles, 2006, p. 232-233
- 3 Michel Melot, *Art, culture et illettrisme*, Initiales, Chaumont, 2006, p. 124-125
- 4 réalisée par la chercheuse Emmanuelle Lenel du Centre d'études sociologiques des Facultés universitaires Saint-Louis, à paraître pour la fin de l'année 2007, voir www.bibliotheques.be
- 5 Omer Arrijs, in *Culture et Citoyenneté, pour un développement culturel durable*, Ministère de la Communauté française, Bruxelles, 2004, p. 316



Vincenzo Chivetta, Centre de la Gravure et de l'Image imprimée, La Louvière, 2005

Plus rien à chanter?

Les chanteurs d'aujourd'hui n'ont plus rien à dire concluait cet auditeur – d'un âge certain – sur un ton plutôt péremptoire. Notre conversation téléphonique concernait la dernière émission *Si ça vous chante* qui mêlait, selon mes pratiques préférées, voix d'hier et d'aujourd'hui. Or donc, Ferré, Brassens, Ferrat... et puis plus rien?

Mais qu'a-t-elle donc à nous dire, finalement, la chanson? Tout sans doute, comme la poésie dont elle est si proche: l'amour, la mort, les larmes ou le spectacle de *la pluie qui fait des claquettes sur le trottoir à minuit* (Claude Nougaro)... Comment, par ailleurs, traduit-elle en mots – et en notes, car la chanson est aussi, cher Monsieur, question de musique – ces sempiternelles histoires d'humains perdus sur une planète étrange? Souvent la manière a changé, certes. On ne vous chantera plus *je t'aime à en perdre la*

raison mais plutôt *C'est banal mais les quelques mots que je te destine, je les préfère aimantés sur le frigo dans la cuisine* (Bénabar). Le même Bénabar regarde la mort non pas en face comme Brel ou Brassens, mais par les yeux d'un chien sentant que la visite au vétérinaire sera cette fois la dernière.

Peut-être regrettez-vous le temps de la chanson dite engagée? Rassurez-vous, elle n'a pas disparu avec les derniers vinyles. Vous la retrouverez aux détours des chansons de Juliette, Sanseverino, Bénabar (encore lui), La Tordue (tout un programme!) ou Les Ogres de Barback... Mais le temps des illusions n'est plus et les cibles ont changé. On n'encense plus les maîtres de Moscou ou de Pékin. On dénonce le racisme au quotidien, l'horreur des mines antipersonnel ou la mondialisation (*Je ne suis pas sûr que le monde*

tourne dans le bon sens / moi j'aimais tant nos différences... Gérald Genty). Avec souvent une belle dose d'humour... comme chez Boris Vian, récemment revisité par le jeune Aldebert. Hé oui, il faut entendre combien les chanteurs célèbrent leurs aînés: Sanseverino se réapproprie Léo Ferré et François Béranger, Renaud et Maxime Le Forestier rendent hommage à Brassens, Marie-Paule Belle à Barbara, et Jacques Higelin *enchante* Trenet... Nostalgie d'un glorieux passé à jamais révolu? J'y vois tout au contraire l'affirmation d'un réseau d'affinités qui transcende les années et s'attache à perpétuer un genre sans âge, concentré alchimique de sens et de sons: la chanson.

Dominique Mussche
Productrice Musiq3, RTBF

Culture et démocratie: une liaison qui concerne aussi le tourisme

Le lien entre culture et démocratie me paraît à la fois naturel et un idéal à atteindre: la culture ne trouve sa pleine expression que dans un processus démocratique lequel inclut l'accessibilité pour tous, sans limite de quelque ordre que ce soit, à toutes les formes culturelles. Parmi lesquelles le tourisme devrait trouver une place de choix.

L'organisation mondiale du Tourisme estime qu'en 2010, un milliard de touristes sillonneront le monde. Une «démocratisation» du voyage unilatérale: 1/7^e de l'humanité est susceptible de visiter les 6 autres septièmes. Dans la majorité des cas, l'invasion touristique provoque plus de dégâts que d'apports en développement. Et la place de la culture, face à l'explosion de l'industrie touristique, est particulièrement préoccupante. Les lieux culturels se révèlent «fatigués» par les cohortes de touristes. Selon une étude récente financée par la Commission européenne, le patrimoine culturel mondial sera irrémédiablement dégradé dans les 30 à 100 ans si des mesures énergiques ne sont pas prises. L'actualité en apporte la démonstration avec la mise de Toutankhamon dans un sarcophage de verre pour le préserver de l'humidité produite, principalement, par les visiteurs... Et, plus près de nous, que va devenir le site de Villers-la-Ville dont certains pans menacent de s'écrouler? Ces constats posent la question de l'accessibilité des lieux historiques, mémoire culturelle. Faut-il la limiter? Si oui, selon quels critères? Comment réconcilier, dans ce cas, démocratie et culture?

Faut-il limiter l'accès aux scientifiques et proposer des copies comme c'est le cas actuellement pour l'exposition consacrée à Da Vinci? Ou favoriser la production de DVD – de qualité – qui permettent de voyager chez soi, sans risque... mais sans âme, sans ce contact réel, basé sur le respect et l'échange, avec l'Autre, avec les Autres que devraient représenter, à mes yeux le tourisme.

Autre questionnement, celui relatif au lien entre démocratie et tourisme. La terre entière devient accessible, faut-il pour autant «faire» tous les pays? Cette terminologie très en vogue auprès d'un certain public lui permet de s'approprier symboliquement des territoires. Le débat est ouvert entre les partisans du refus d'aller dans les pays dans lesquels les droits de l'homme sont bafoués et ceux qui, au contraire, dénoncent l'isolement, l'invisibilité dans laquelle seraient maintenues ces populations en l'absence de témoins extérieurs. Tous les démocrates en tous cas s'accordent pour estimer que le tourisme dans ces pays-là – et ils sont nombreux même si les plus connus s'appellent Birmanie, Tunisie ou Cuba... – doit impérativement s'appuyer sur une approche, préalable, de la réalité du terrain. Autrement dit une approche culturelle pour un tourisme responsable au service de la démocratie.

Marie-Paule Eskénazi
Directrice de l'asbl Tourisme autrement



À Henry Ingberg *Il dansait l'Institution*

Même pour moi qui n'étais pas l'un des plus proches, Henry n'était jamais loin. Même lorsque les rencontres se faisaient rares, combien d'entre nous ressentait en sa présence, et avec quelle étrangeté ordinaire: ce sentiment soudain de l'intime? cette inépuisable vigilance en ce qui nous regarde? cette indéfectible pudeur en ce qui le touche?

Quels mots reconnaîtraient, à ce grand commis de l'État, une vérité qu'il incarnerait de toute éternité sans trahir cette exigeante compassion? Quels éclats insuffleraient au marbre –

qu'il mérite sans réserve – le talent, l'enracinement et l'élan de cet être dense, vigoureux, agile et secret?

Je crains plus que je ne cherche «l'arrêt sur image» qui épuiserait les rythmes contrastés de cette danse de vie d'Henry Ingberg à la tête de l'institution culturelle. L'impression en clair obscur que mon âme a gravée de lui? *Henry dansait l'Institution!* Son étreinte était magistrale! S'il lui échappait un instant, c'était pour mieux la reprendre au détour. Sa conduite candécée et grave, soutenue et légère, souriante et

résolue, autorisait même dans ce pas de deux vif et serré – entre l'institution culturelle et son aspiration humaniste – des envolées tendres, de libres facultés, des emportements imprévus auxquels il résistait parfois avec rigueur. Quelle économie! Élégant, exigeant, avisé, et fidèle (la fidélité participe chez lui de la substance humaine), il était intensément présent dans chaque pas sans jamais perdre de vue l'horizon qu'il ouvrait pour nous. Pour tout ceci, merci Henry.

Roland de Bodt

Mons, le dimanche 14 octobre 2007

Harry Potter et le culte du grégaire

Depuis plusieurs semaines, je suivais, afin de renforcer ma pratique courante de l'anglais, un cours de conversation qui réunissait un panel (le terme est à la mode depuis la dernière campagne présidentielle en France et le succès d'une nouvelle génération d'émissions politiques mettant les candidats directement face aux questions des électeurs) apparemment très hétéroclite d'individualités. Je n'étais guère enthousiaste par rapport aux sujets abordés, et encore moins vis-à-vis de l'humour douteux du professeur qui n'était en outre, à mon grand regret, pas un *native speaker*. Je m'étais résigné à ce climat qui correspondait si peu à mes attentes intellectuelles («malheur à moi qui suis nuance» était un leitmotiv nietzschéen que ressassait mon esprit frustré), l'important pendant les deux heures que durait le cours était de pratiquer cette langue étrangère (*to improve my english* avaient dit la plupart des participants à la première conversation pour justifier leur présence autour de la table). J'écoutais d'une oreille les lieux communs délivrés au sujet de la crise politique profonde que traversait la Belgique et intérieurement j'enrageais contre les attaques simplistes que le professeur assénait à l'encontre des revendications flamandes. Ce n'était pas son rôle, je me disais, de prendre position ici-même dans ce débat, de vouloir influencer de la sorte sur les esprits de ses étudiants, dont certains, parce qu'ils venaient d'arriver en Belgique, risquaient de prendre à la lettre ses opinions. Mais, bon gré mal gré, je revenais la semaine suivante, je m'étais fait une raison jusqu'à ce que survint un événement qui fut au-dessus de ma résignation.

Je ne sais plus précisément comment ce mot était arrivé dans la conversation, quelqu'un en tout cas (pas moi) l'avait prononcé: *a novel*. Le professeur ne pouvait pas rater l'aubaine de rebondir sur ce faux ami en nous demandant: *What's a novel? Do you know an example?* Un silence s'écroula pesamment sur l'assemblée, laissant apparaître un semblant de malaise généralisé. À mon tour, je commençai à me sentir mal.

J'aurais pu évidemment passer l'heure de cours qu'il nous restait à lui réciter des titres de romans à la chaîne. Mais les choses n'étaient pas aussi simples. Comment, dans un tel désert culturel, pouvais-je trouver ma place? J'étais totalement désarmé. S'exprimer au sein d'une communauté si désemparée était faire acte de scission avec l'esprit de groupe. En même temps, me taire était renoncer à ce qui m'animait depuis toujours. Je flottais dans une immense seconde d'hésitation, ma gorge s'était asséchée et mes mains étaient moites. *Mrs Dalloway*, ai-je fini par prononcer le plus modestement du monde – au fond de moi je m'en voulais évidemment que la littérature en fût à s'excuser d'exister. Dans mon désarroi, le roman de Virginia Woolf s'était imposé de lui-même, il illustrait parfaitement toute l'ampleur et la beauté de la langue anglaise, et surtout, surtout, c'était elle, cette romancière qui avait écrit comme on se sauve du naufrage que j'avais voulu sauver une nouvelle fois d'un autre naufrage, vertigineux, celui de la culture, désavouée par une époque qui se complaisait à ignorer combien ses acquis devaient au combat acharné de ces âmes sacrifiées.

Ma réponse fut accueillie par un ahurissement collectif relégué par le dépit qui s'était imprimé sur le faciès du professeur. Il vint s'asseoir à mes côtés comme si je venais de provoquer un petit scandale, et presque en confidence m'expliqua qu'il avait lu ce livre il y avait bien longtemps et qu'il n'en avait gardé aucun souvenir sinon celui d'un très grand ennui. Je lui fis savoir que, dans mon cas, c'était tout le contraire, et il fut curieux d'apprendre ce que j'aimais tant chez cet auteur. Avec un brin de lyrisme, je fis un bref éloge de Virginia Woolf. Et le professeur, de plus en plus dépité, me demanda si je n'étais pas en train de répéter tout simplement la notice d'un manuel littéraire. L'affront me parut tellement injurieux que je gardai le silence. Le cours normal de la conversation allait enfin pouvoir reprendre à présent que je m'étais tu. Il était temps pour le professeur de répondre lui-même

à la question qu'il avait posée et qui avait suscité un tel malaise. Il fallait ressouder l'esprit de groupe, réintégrer la majorité dans le débat. Alors il dit avec, on le sentait, un réel bonheur: «*Harry Potter is a novel!*». Tout à coup un soulagement décripa l'atmosphère. La référence commune venait d'être prononcée. Nul ne se sentait plus écarté. On se remit gaiement sur les rails. Quant à moi, j'étais resté estomaqué par cette conclusion. Qu'on ne se méprenne pas, je n'avais aucun jugement qualitatif à formuler à l'égard des aventures du petit sorcier planétaire, je n'avais jamais lu aucun volume d'*Harry Potter*. Mais ce qui, littéralement, m'anéantisait, c'était ce besoin irrépressible d'uniformisation, que l'anthropologue René Girard résumait en cette formule formidable: «*emballement mimétique*». En moi, à ce moment, j'entendis les voix intérieures de Virginia Woolf gémir, j'entendis les pages, les millions et les millions de pages du passé, se déchirer sous la torture d'une telle inquisition, j'entendis les plumes en train d'écrire se rompre, les ordinateurs s'éteindre. Était-ce possible que le roman, toute l'énergie et la diversité de cet art, tout ce qui avait composé sa ferveur et sa détresse humaines depuis Homère, tout ce que des milliers d'hommes et de femmes y avaient déposé, leur rire, leurs larmes, et leur sang, soit ainsi nié au nom du culte du grégaire? Qu'est-ce qu'un mot (*a novel*) réduit à un unique exemple? Une culture détournée de sa nature bigarrée. Et la démocratie ne devait-elle pas être le garant en même temps que le stimulant de cette diversité? Je ne dis plus rien jusqu'à la fin du cours, c'en était trop pour moi, j'étais atteint dans ce qui avait justifié le sens de mon existence jusqu'à ce jour, rejoindre la communauté de l'intérieur par la patiente quête de la voix singulière. Je n'aurais pas le courage de revenir la semaine suivante.

Stéphane Lambert
Écrivain

Exposition «Féminin Pluriel – Vrouwelijk Meervoud»

Notre vie nous appartient... À nous de relever le défi, nous femmes de tout horizon, de toute origine. (Monique)

Quelques 400 femmes en formation socio-professionnelle se livrent à nous au sein de l'exposition bilingue «Féminin Pluriel – Vrouwelijk Meervoud» (Prix Princesse Mathilde en 2004). Ces femmes dites «précarisées», de tous âges, de toutes origines, scolarisées ou non, vivant en ville ou en zone rurale, en Flandre, en Wallonie ou à Bruxelles, mettent leurs talents artistiques au service d'une question: «Qu'est-ce que je veux transmettre aux autres de ma vie, de mon engagement, de ma situation et qui soit significatif de ma participation à mon environnement?». Au sein de cette installation audiovisuelle, le visiteur est plongé dans un univers féminin intimiste, tissé des joies, des révoltes et des revendications de ces femmes. Outre les sculptures textiles, les peintures monumentales ou les tablettes peintes, nous y découvrons une série de portraits, réalisés par le cinéaste Jan Vromman, coordinateur artistique de l'exposition. Ces courts-métrages donnent à voir les témoignages de 16 femmes, leur vie quotidienne, leur environnement et leurs passions. Ce n'est donc pas un regard «sur» ces femmes, mais «avec» elles que nous portons au fil des images.

Coordonnée par l'asbl Flora, réseau pour la formation et la création d'emplois avec des femmes, cette exposition voyage en Belgique. Inaugurée à Bruxelles en 2006, elle a tourné de mars à juin 2007 en Flandre et s'est tenue de, septembre à décembre 2007, dans 6 villes wal-

lonnes (Tournai, Namur, Ciney, Charleroi, Rosignol et Liège). Dans chacun de ces lieux, des partenaires locaux (associations d'insertion, mouvements de femmes, écoles, Communes, Provinces, centres culturels, etc.) se sont impliqués dans la préparation et la réalisation de l'accueil de l'expo et des animations qui l'accompagnent. Ainsi, a-t-on découvert à chaque fois l'exposition sous un jour différent, selon les apports locaux (peintures, photos, théâtres, chorales...) et les dynamiques propres à chaque partenariat.

De nombreux groupes d'organisations d'insertion socioprofessionnelle, de CPAS, d'écoles sociales, du Forem, des représentants des pouvoirs publics et parastataux, etc. ont pris part aux visites guidées et aux ateliers. S'en sont suivis des débats animés au sein desquels des femmes, mais aussi des hommes, nous ont fait part de leurs impressions, leur vécu en tant qu'homme/femme, leurs colères, leurs rapports complexes avec les personnes du sexe opposé, et surtout leur envie de vivre dans une société plus égalitaire. Chacune et chacun est reparti avec, en elle et en lui, des interrogations et des germes de résolutions nouvelles. En réussissant cet éveil, «Féminin Pluriel» a atteint un de ses rêves.

Isabelle d'Otreppe et
Carmelina Carracillo
Flora asbl

Exposition gratuite. Plus d'infos: www.florainfo.be/expo.html. L'exposition est présentée à Liège, du 7 au 15 décembre, dans la Salle des fêtes de Droixhe.

N° 18, octobre-novembre-décembre 2007

Périodique de l'asbl
Culture et Démocratie



Depuis 1993, Culture et Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice et relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle.

Fondateur

Bernard Focroulle

Président

Georges Vercheval

Coordinatrices

Séverine Monniez et Marie Poncin

Adresse

Culture et Démocratie

rue de la Concorde 60

1050 Bruxelles

tél 02 502 12 15

fax 02 512 69 11

cultureetdemocratie@scarlet.be

Attention, merci de noter notre nouveau site web

www.cultureetdemocratie.be

Devenez Membre

Merci à tous les membres, anciens et nouveaux. Votre soutien est essentiel. Notre réseau et nos activités ne peuvent exister et se développer que grâce à vous. Les membres reçoivent le journal et sont invités aux différentes activités.

Les montants des cotisations annuelles, à verser au compte Fortis 001-3185141-28, s'élèvent à:

> cotisation individuelle 15 EUR

> affiliation d'une association ou entreprise, selon ses entrées financières,

jusqu'à 125.000 EUR 25 EUR

jusqu'à 250.000 EUR 125 EUR

jusqu'à 1.250.000 EUR 250 EUR

jusqu'à 5.000.000 EUR 500 EUR

au-delà de 5.000.000 EUR 1.250 EUR

Ont collaboré à ce numéro

Carmelina Carracillo, Vincent Cartuyvels, Stefano Console, Isabelle d'Otreppe, Roland de Bodt, Didier Decoux, Marie-Paule Eskénazi, Jean-François Füeg, Mariska Forrest, Jan Goossens, Stéphane Lambert, Michèle Minne, Séverine Monniez, Dominique Mussche, Yasmine Pelzer, Marie Poncin, Nicolas Roméas, Roger-Pierre Turine, Georges Vercheval, Karyne Wattiaux, Lorent Wanson.

Mise en page

christian.vanhoeter@skynet.be

Impression et façonnage

Imprimerie Jan Verhoeven

Éditeur responsable

Marie Poncin, rue de la Concorde 60, 1050 Bruxelles

Avec le soutien

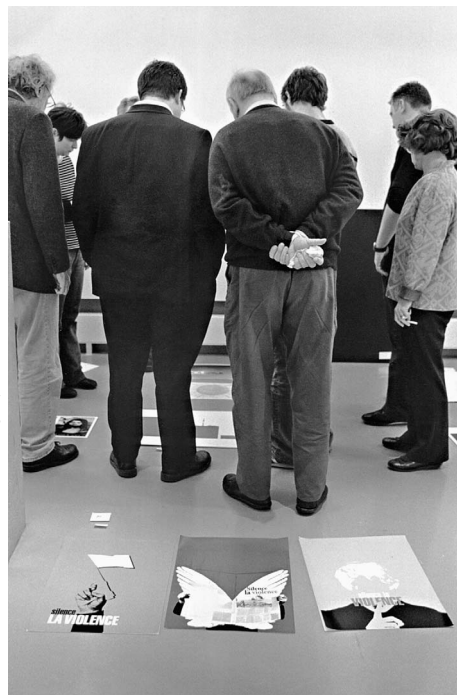
du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Direction générale de la Culture



Côté «images»: Vincenzo Chiavetta

Il est photographe et animateur de groupes. Atiré par tout ce qui est humain, il s'est occupé de sans papiers, d'ex-détenus en réinsertion, de toxicomanes. Il collabore aux activités culturelles de la Province de Hainaut (DGAC), a participé à *Décrocher la lune* et aux actions de Lire et Écrire. Il enseigne la photographie (promotion sociale) aux Arts et Métiers de La Louvière et transmet sa passion avec générosité!

Les photographies présentées dans ce numéro sont le regard extérieur, parfois amusé, qu'il pose sur un musée, le Centre de la Gravure et de l'Image imprimée de la Communauté française à La Louvière. C'est un travail à long terme, détaché de la fonction documentaire, à propos de la vie d'un lieu dédié à la culture, de son fonctionnement, de ses visiteurs.



Vincenzo Chiavetta, Centre de la Gravure et de l'Image imprimée, La Louvière, 2006